



HAL
open science

La singularité

Samuel Hayat, Judith Lyon-Caen, Federico Tarragoni

► **To cite this version:**

Samuel Hayat, Judith Lyon-Caen, Federico Tarragoni. La singularité. Tracés : Revue de Sciences Humaines, 2018, Tracés. Revue de Sciences humaines, 34, pp.7-21. hal-02358981v1

HAL Id: hal-02358981

<https://hal.univ-lille.fr/hal-02358981v1>

Submitted on 12 Nov 2019 (v1), last revised 18 Nov 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La singularité

Samuel Hayat, Judith Lyon-Caen et Federico Tarragoni



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traces/7311>
ISSN : 1963-1812

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018
Pagination : 7-21
ISSN : 1763-0061

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Samuel Hayat, Judith Lyon-Caen et Federico Tarragoni, « La singularité », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 02 juillet 2018, consulté le 24 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traces/7311>



Tracés est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Si elle est par définition ce qui se situe du côté de l'unique, du spécifique, de l'irréductible, de l'incomparable, la singularité fait problème pour les sciences sociales. Elle est la propriété commune des objets qui mettent en échec la classification. Mais parce qu'elle traverse, en tant que propriété de nombreuses pratiques sociales, nos sociétés contemporaines, elle se livre systématiquement à l'observation ; et si elle est observée rigoureusement, elle enrichit le savoir des sciences sociales. En ce sens, elle constitue un point de rencontre privilégié et novateur entre enquêtes relevant de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire, du droit, des études littéraires et de la philosophie.

Nous sommes partis dans ce numéro de l'intuition selon laquelle s'interroger sur la singularité passait d'abord non par la délimitation d'un objet propre, le singulier, mais plutôt par la mise en série de protocoles d'observation, de déchiffrement, d'analyse et de comparaison des dimensions singulières de différents objets et phénomènes sociaux. Ces dimensions sont préconstruites, dans le langage commun, par un ensemble d'oppositions : celle du particulier et du général, de l'unique et du sériel, de l'original et de la copie, de l'irréductible et du réductible, du contingent et du structural, du détail et de l'ensemble¹. Cette liste est par définition inépuisable, car elle correspond aux multiples déclinaisons, suivant la spécificité des objets, du singulier. Elle fait néanmoins apparaître, dans les connotations

1 En dehors des sciences sociales, la singularité constitue bien un objet et non pas seulement un système de propriétés. Elle définit, en géométrie analytique ou vectorielle, le point de saillance d'une courbe ou d'une surface, et en cybernétique, le point de bascule dans le développement des technologies (et en particulier de l'intelligence artificielle) qui conduirait à des changements imprévisibles dans les sociétés humaines. Sur les rapports entre singularité et série en mathématiques, et leur influence sur la question du structuralisme, voir Deleuze (1969).

que ces notions charrient, une donnée première : dans les sociétés occidentales contemporaines, au moins, la singularité, étroitement associée à l'individualité (Tarragoni, 2018), n'est pas seulement une propriété, mais une valeur. La singularité y semble indissociable de l'idéal de réalisation de soi, c'est-à-dire d'un système de normes et de valeurs à travers lesquelles les individus se construisent, qui les pousse à l'authenticité, à la différence, et par là – selon un lien logique qu'il s'agit d'interroger – à l'épanouissement (Taylor, 2015). Les sociétés contemporaines, sous l'impulsion d'un changement des significations de la modernité et de l'apparition d'un nouvel ethos du capitalisme, paraissent ménager une place grandissante à la singularité comme propriété des individus. « Deviens toi-même » semble être, comme l'affirme Danilo Martuccelli (2002 ; 2010), le leitmotiv de nos sociétés contemporaines, sa clé de voûte, son noyau de significations centrales.

De ce point de vue, la singularité prolonge, accentue et déplace la dynamique historique d'individualisation, mise en lumière par l'anthropologie comparatiste de Louis Dumont (1983), qu'ont connue les sociétés modernes occidentales entre les XVIII^e et XIX^e siècles. Lorsqu'on parle de singularité, on fait référence à quelque chose de spécifique au sein de cette dynamique fondamentale : on met l'accent sur la construction des individus en tant qu'ils se perçoivent comme des entités uniques et non interchangeables *en relation* avec d'autres individus. La valorisation de la singularité conduit, dans sa focalisation sur l'individu singulier, à l'impératif de cultiver sa différence par rapport à autrui dans une démarche visant à « trouver le sens de son existence dans la différence par rapport aux autres » (Rosanvallon, 2013, p. 359). Le « culte pour la personne humaine » décrit par Durkheim (1990, p. 379) est irréductible à « l'individualisme égoïste » (*ibid.*, p. 382), il unit plutôt qu'il ne sépare – mais sur un mode spécifique, celui de la singularité. Au-delà de l'opposition entre l'individu et la société, la singularité est une forme de leur liaison ; comme l'écrit Bernard Lahire, « le social ne se réduit pas au collectif ou au général, mais gît dans les *plus les plus singuliers de chaque individu* » (2013, p. 11). Jeu de l'égal et du différent, du même et de l'autre, de l'unique et du multiple, la singularité est, de par son lien à l'individualité et au collectif, au centre d'une panoplie très large de processus de singularisation, auxquels ce numéro de *Tracés* cherche à restituer une cohérence.

Les différents textes que ce numéro réunit doivent donc être saisis comme autant de contributions à la construction d'une grammaire générale de *ce qui fait singularité dans le monde social* : des études de cas qui donnent à voir un savoir sur les marqueurs, les dispositifs et les opérations de la singularisation dans les pratiques sociales. Et il s'agit ainsi, au moins en creux, de mettre à l'épreuve l'idée d'une extension et d'une intensification contem-

poraines de cette grammaire. Puis, le cas échéant, d'explorer le questionnement épistémologique subséquent : la transformation paradigmatique des sciences humaines et sociales que le constat de la montée en puissance de la singularité impose.

La singularité comme problème méthodologique et épistémologique

La singularité est tout d'abord, pour les chercheurs en sciences humaines et sociales, un problème épistémologique : comment traiter les phénomènes étudiés lorsque ceux-ci sont (construits et affirmés comme) singuliers, plutôt que collectifs ou généraux ? Contingents, plutôt que réguliers ? Le problème n'a cessé d'être au cœur des querelles de méthode en sciences sociales. On le retrouve dans la controverse opposant les partisans, dans les sciences de la culture allemandes de la fin du XIX^e siècle, d'une méthode nomothétique, axée sur la recherche de « lois générales », ou d'une méthode idiographique, vouée à la compréhension de « phénomènes uniques » (Windelband, 2000). Cette question apparaît également au cœur des débats sur le structuralisme, après son apogée dans les années 1960 (Dosse, 1992). Elle se décline disciplinairement, par exemple dans les débats que connaît l'historiographie française dans les années 1980 autour du statut de l'événement, radicalement singulier ou révélateur de logiques plus profondes, non purement contingentes (Dosse, 2010), et plus généralement autour du « tournant critique » amorcé par les *Annales* à la fin des années 1980 (Delacroix, 1995). Certains historiens, inspirés par la *microstoria* italienne ou l'interactionnisme, et convaincus de la pluralité des échelles d'observation (Revel éd., 1996), ont inauguré une nouvelle « pensée par cas », qui a essaimé bien au-delà de l'histoire seule (Ragin et Becker éd., 1992 ; Passeron et Revel éd., 2005). On retrouve des interrogations similaires dans les débats sociologiques sur la pertinence heuristique des modèles généraux et le statut des exceptions particulières, sur les manières d'articuler études de cas et modèles théoriques (Eckstein, 1975 ; Gomm *et al.* éd., 2000). En France, la théorie de la reproduction sociale de Pierre Bourdieu a été l'un des principaux points de cristallisation de ces controverses tant épistémologiques que méthodologiques (Fabiani, 2016). Au-delà des seules sciences sociales, le problème épistémologique de la singularité se pose tout autant, comme le montrent par exemple les débats en sciences naturelles sur les relations entre *case studies*, expérimentations sérialisées et généralisations dans la production de la connaissance scientifique (Bailey, 1992 ; Lee, 1989 ; Wilson, 1987).

La récurrence des débats opposant les tenants de la généralité, de la représentativité, de la régularité, et ceux qui prennent parti pour la particularité, l'exceptionnalité, la contingence, tant en sociologie qu'en histoire, montre bien la transversalité de cet objet, la singularité, auquel ils ne cessent de faire référence. Dans ces dichotomies, quelle est la part qui relève de la réalité des phénomènes en question et celle qui relève des modalités de construction de l'objet par le chercheur? L'épistémologie féministe du « point de vue situé » semble ici apporter des éléments de réponse, tant elle montre que la critique d'une objectivité pure et désincarnée de la connaissance en sciences sociales est liée à l'idée d'un savoir situé, car produit par un observateur lui-même situé socialement, nationalement, sexuellement (Harding éd., 2004)... Faut-il continuer à penser que la construction du singulier par la connaissance est antithétique à la nécessaire montée en généralité des sciences sociales (Passeron, 1991)? Comment les différentes sciences humaines et sociales appréhendent-elles et valorisent-elles le travail du singulier et du général?

Ces interrogations sont au cœur d'un ensemble de renouvellements méthodologiques en sciences humaines et sociales. Le premier, et le plus évident d'entre eux, a trait à l'usage croissant des données biographiques, tant en histoire sous la forme des « pinagologies » (Corbin, 1998), de l'autobiographie (Schmitt, 2003), des faits divers (Jablonka, 2016), et des ego-documents (Schulze éd., 1996), qu'en sociologie (Dubar et Nicourd, 2017). Sous quelles conditions et à travers quelles procédures les vies singulières éclairent-elles les profondeurs, les soubassements et les structures du social (Passeron, 1990)? Quels sont les enjeux communs et les différences entre les « histoires de vie » ou les « récits de vie » (Ferrarotti, 1983; Bertaux, 1997; Demazière et Dubar, 1997), l'établissement de prosopographies (Keats-Rohan éd., 2007), les fragments de récits comme les « chroniques Peugeot » de Christian Corouge et Michel Pialoux (1984-1985) ou encore les entretiens biographiques réunis dans *La misère du monde* (Bourdieu éd., 1993)? Dans ce numéro, l'article de l'historienne Nathalie Ponsard s'inscrit dans cet usage des récits de vies singulières pour rendre compte de transformations plus amples. Elle étudie les trajectoires militantes singulières d'ouvriers du Puy-de-Dôme, pour mettre en lumière le décalage qui a lieu, chez des jeunes OS de Michelin autour de mai-juin 1968, chez une ouvrière avant-gardiste des années 1970, et chez une syndicaliste de l'amiante, par rapport à « la culture ouvrière et syndicale usinière », collective, masculine et productiviste. Nathalie Ponsard montre, dans chacun de ces cas, le rôle singularisant d'événements ou de rencontres imprévues, mais aussi l'importance du contexte qui rend ces événements et ces rencontres possibles.

Un deuxième pan de recherches mettant à profit l'étude de situations singulières est composé par les approches ethnographiques, qui visent justement à rendre compte de la singularité de l'inscription sociale des personnes et des situations étudiées (Cefai éd., 2010). Dans ce numéro, Christian Guinchard et Laetitia Ogorzelec réalisent une observation ethnographique d'une ancienne cité minière d'Alsace et reconstruisent les logiques de différenciation qui président à l'embellissement, par les habitants, des jardins et façades de leurs maisons, dont l'architecture est originellement uniformisée. Au-delà de la pratique sociologique, l'anthropologue Fabienne Martin explore aussi dans ce numéro la manière dont le cinéaste chinois Wang Bing découvre et filme, presque en ethnographe, un homme étrange, qu'il nomme L'homme sans nom, qui ne parle pas, vit dans une cavité rocheuse, travaille la terre, fume ; une forme de vie politique fondée sur l'esseulement, une singularité que les outils habituels des sciences humaines et sociales peinent à saisir, mais que la caméra de Wang Bing donne à voir.

D'autres méthodes se sont confrontées à la singularité, pour ainsi dire, par la négative : il en va ainsi de la psychologie cognitive et sociale qui a cherché, dans ses protocoles expérimentaux, à neutraliser la singularité irréductible de ses sujets d'étude (Lautrey, 2002). Il en est de même pour ce mouvement d'ampleur en sciences sociales qui cherche de plus en plus à sérialiser ses objets à grande échelle, en mobilisant de grands corpus de données spatio-temporelles, textuelles et visuelles – la *big history*, les *big data*, les humanités numériques. Ces méthodes, en privilégiant la base de données ou le réseau structural par rapport au récit individuel, semblent se situer aux antipodes même de la saisie de la singularité. Toutefois, il n'en est rien. Les travaux sur la construction de grandes catégories d'usagers à travers les données numériques, en particulier les métadonnées, servent avant tout à repenser les catégories au plus près de la diversité des données individuelles recueillies, dans le but de produire un savoir sur la personnalisation des pratiques sociales (Manovich, 1999 ; Flichy et Parasie éd., 2013). Ces approches, bien qu'absentes du numéro, mettent en jeu une dialectique tout à fait originale entre les données singulières et les macro-catégories.

Esthétiques, cultures et écritures du singulier

Cette activité de construction de la singularité n'est pas l'apanage des chercheurs en sciences humaines et sociales. Bien au contraire, on peut penser que la mise en exergue de la singularité est constitutive de certains champs, de certains mondes, comme ceux de l'art ou de la culture, où elle trouve,

sinon sa première incarnation, du moins une forme de reconnaissance particulière (Menger, 2002). Les pratiques d'écriture et de lecture (littéraires, intimes, savantes, militantes...) sont l'un des terrains d'investigation les plus fructueux, dans la mesure où elles mettent en jeu la valeur du singulier de la création. Ici se saisit le monde social comme somme de singularités à explorer et à articuler. De la lecture valorisée comme rencontre entre le *je* d'un auteur et la singularité du lecteur aux pédagogies et aux techniques de l'écriture de soi, le monde de l'écrit semble être, surtout depuis l'époque postrévolutionnaire (Chartier, 1999), l'un de ces domaines de la vie sociale où s'affirme, se négocie, se fabrique – mais aussi se contrôle – le territoire du singulier dans l'existence collective.

L'article de Christian Le Bart, dans ce numéro, revient sur les livres qu'écrivent les hommes et les femmes politiques – une forme d'écriture de soi qui vient se loger dans l'espace très codifié et peu singularisant qu'est le champ politique. Il dominait jusqu'aux années 1980 une écriture institutionnelle et impersonnelle chez les politiques, excepté chez les présidents qui s'autorisent depuis de Gaulle un « droit au style » constitutif de la stature présidentielle. L'auteur montre comment la norme de singularité s'impose progressivement à l'écriture depuis les années 1990, avec la généralisation de la mise en scène de sa singularité, de sa distance aux institutions, de ses émotions.

Si l'injonction à la singularisation touche les écritures des professionnels de la politique, elle est d'autant plus prononcée chez ceux qui prétendent produire des écrits valant pour leur qualité littéraire. La question du style, déjà mise au cœur de l'analyse littéraire par Roland Barthes (1953), est ici cruciale et fait l'objet de développements qui peuvent être repris, prolongés et discutés (Macé éd., 2010; Macé, 2016), comme en témoigne, dans ce numéro, la note critique que Florent Coste consacre aux usages de la notion de singularité dans les études littéraires actuelles. Si la littérature est le domaine de l'exploration de l'unicité, ne conduit-elle pas à un discours tautologique, disant simplement des personnes et des choses qu'elles sont uniques en leur genre? Contre les tentatives d'esthétisation singularisante des existences, Florent Coste propose de doter la littérature d'une fonction de représentation des rapports sociaux, pour en faire un outil critique.

Cette problématique n'est pas propre à la littérature, mais embrasse l'ensemble des mondes de l'art. Comment a été constituée historiquement l'idée que certains biens, en particulier les œuvres d'art et d'artisanat d'art, valent – symboliquement et économiquement – parce qu'elles sont singulières (Karpik, 2007; Jourdain, 2010)? D'où est censée provenir la singularité de ces marchandises particulières, centrales dans l'avènement d'une

économie de l'enrichissement (Boltanski et Esquerre, 2017)? Du fait d'actualiser un style unique, avatar de la créativité de l'artiste, ou de leur statut authentique, compris en opposition au reproductible, à la copie, au plagiat, au faux (Bessy et Chateauraynaud, 2014)? Quelles stratégies esthétiques, économiques ou politiques ont été mises en place pour valoriser la singularité, par exemple autour de la signature des œuvres (Fraenkel, 1992, 2008; Schaeffer, 1997; Guichard, 2008)? Parfois, c'est au contraire le refus de la singularité qui est mis en avant. Si le romantisme se constitue au XIX^e siècle autour d'une exaltation de la singularité créatrice (Bénichou, 1977), on voit à l'inverse dans les années 1840 les ouvriers du journal *L'Atelier* refuser de signer les articles et de les voir attribuer à des individus, politisant par là une pratique courante dans les mondes de l'art au XIX^e siècle (Brunet, 1989). Quelle place faire à la dénonciation ou au détournement de la valorisation de la singularité (du ready-made de Duchamp aux formes contemporaines d'automatisation ou de construction participative des œuvres) dans les mondes de l'art? Comment se déploie, dans l'art contemporain, le paradoxe mis en lumière par Martha Buskirk (2003) entre l'occultation relative de la « patte » de l'artiste dans l'œuvre physique et sa présence renforcée comme auteur de la décision qui a présidé à la création de l'œuvre? Ces questions sont au cœur d'un entretien réalisé avec Franck Leibovici, responsable des Archives Henri Michaux, qui travaille depuis plus de dix ans à la confection d'un catalogue raisonné de l'œuvre de l'artiste. Alors qu'Henri Michaux est souvent présenté comme l'artiste singulier par excellence, l'entretien donne à voir les processus collectifs de construction publique de l'œuvre de Michaux, ainsi que les multiples dispositifs de dé-singularisation esthétique et politique que Michaux met en place.

Cette analyse peut être rapprochée de celle que propose Marjorie Glas dans son article sur les transformations du théâtre public dans les décennies d'après-guerre en France. La revendication artistique de la singularité dans la création théâtrale se trouve alors mise en tension avec l'attribution d'un rôle politique émancipateur au théâtre. Cette tension n'est pas nécessairement une contradiction, mais elle force les directeurs de théâtre à trouver des manières de la résoudre, mettant en avant selon les époques des figures accordant plus ou moins d'importance à la singularisation – chef de troupe démiurge dans les années 1940 et 1950, dé-singularisation critique dans les années 1960 et dans l'après-68, institutionnalisation progressive de la figure singularisée du metteur en scène à la fin des années 1970. Au-delà des cas de Michaux et du théâtre public, on voit comment la dialectique entre singularité et généralité dans les mondes de l'art fait l'objet d'une construction collective et de luttes de sens entre une pluralité d'acteurs (Bourdieu, 1992).

Des sociétés singularisantes ?

Cette possible dé-singularisation des activités artistiques interdit dès lors de loger la singularité dans un champ en particulier, et oblige à prendre en compte des mouvements contradictoires de généralisation/singularisation au niveau de la société tout entière. La singularité apparaît comme une constellation axiologique centrale de la modernité, au sens proprement sociologique du terme (Simmel, 1991). Cependant, à suivre les sociologies qui s'y sont penchées, elle ne semble pas occuper le même rôle entre les différentes étapes de la modernité. La modernité « classique » (Rosa, 2010), qui court du XIX^e siècle aux années 1960 et est marquée par le capitalisme industriel, le conflit de classe, la division fonctionnelle du travail et l'État-nation, a valorisé, en tandem avec l'idée de l'autonomie individuelle, celle de la conformité de l'individu aux rôles lui échéant dans l'organisation sociale (Wagner, 1996). Si l'on revient aux sources mêmes de cette modernité classique, Max Weber (2003) a bien montré comment la conformité et la discipline pouvaient aller de pair avec une certaine injonction à la singularité, dans le cadre de l'ascèse protestante comme technique de soi typique de la modernité classique capitaliste.

C'est, d'une certaine manière, le passage d'une modernité classique à une modernité « avancée » (Rosa, 2010) ou « réflexive » (Giddens, 1987) qui a consacré la figure d'un individu singulier désormais sommé de se produire soi-même (Giddens, 1991), souvent *contre* les statuts, les rôles et les identités hérités. Ce qui ne suppose pas, comme Norbert Elias (1991) l'a souligné dans un texte fondateur, que la société disparaisse pour autant. C'est même le contraire : la montée en puissance de l'idée d'unicité individuelle (ce qu'il appelle l'*homo clausus*) n'est rien d'autre que le produit d'un renforcement des dispositifs de contrôle et de standardisation des conduites, d'une progression de la civilisation des mœurs (Elias, 1985). En raison de l'emprise croissante de la singularité, l'individu de la modernité avancée ou réflexive se pense désormais comme irréductible à des statuts, des fonctions, des rôles, des identités assignés (Beck et Beck-Gernsheim, 2002), alors même que les formes du mimétisme social, de la « société de consommation » aux « cultures de masse », tendent à se multiplier (Riesman, 1964). C'est le cas, parmi une myriade d'exemples possibles, des membres de l'unité familiale et du couple (Singly, 1996 ; Giddens, 1992 ; Commaille et Martin, 1998), de l'élève (Dubet et Martuccelli, 1996), du travailleur (Dubar, 2000), du croyant (Hervieu-Léger, 1999), du militant (Ion, 1997) ou encore des acteurs du champ politique (Le Bart, 2013). L'emprise croissante du

singulier – entendu à la fois comme individuel et comme original – aurait ainsi des répercussions importantes sur les systèmes de valeurs régissant nos sociétés contemporaines, sur la manière de s’y rendre visible et d’y agir (Heinich, 2012), ainsi que sur les rapports au politique et les formes de la citoyenneté.

Ces dispositifs de singularisation modernes sont au cœur de l’article de Marion Braizaz sur les comportements d’esthétisation du corps. L’auteure montre de quelle manière les individus sont sommés de se singulariser en adoptant des pratiques esthétiques de façonnement de leur visage, de leur corps, de leur présentation de soi, qui pourtant relèvent de l’application de normes de beauté genrées qui leur sont extérieures. Toute la question est alors de savoir comment se créent des espaces de liberté dans les processus d’application et d’appropriation singulières de ces normes générales. Ces formes de singularisation de soi ne se limitent pas au corps individuel : Christian Guinchard et Laetitia Ogorzelec, dans leur article, montrent comment des habitants d’une ancienne cité minière d’Alsace singularisent leurs lieux d’habitation en combinant des éléments de décoration standardisés.

Encore faut-il situer ces moments et ces espaces du singulier dans la durée et dans le monde social, et notamment interroger les liens entre les productions culturelles, leurs réceptions et leur affirmation du singulier – sans céder à l’idée d’une exceptionnalité de la modernité dite occidentale, alors que des processus d’individualisation sont à l’œuvre dans bien d’autres parties du monde (Lozerand éd., 2014). Les processus de singularisation s’appuient toujours sur le jeu entre l’unicité de l’individu et la fusion avec une identité sociale générique, comme le guerrier jivaro analysé par Anne-Christine Taylor (1996) qui doit, pour se réaliser comme être singulier, se confronter rituellement au fantôme d’un Jivaro mort. Les rapprochements entre manières de construire la singularité dans les lieux et des temps différents permettent alors d’éclairer ces processus. À la lecture de l’entretien réalisé avec Alain Blum et Simona Cerutti à propos d’un séminaire qu’ils animent sur les manières dont les individus s’adressent aux autorités, on peut ainsi être frappé des ressemblances entre ces écritures singulières dans différents moments et en différents lieux. Alors que l’historienne de l’Europe moderne et l’historien de la Russie soviétique pensaient chacun, avant de s’engager dans ce travail collectif, avoir affaire à des formes d’écritures très spécifiques à leur terrain, ils ont pu construire des rapprochements dans le contenu des suppliques que ces individus envoient. Leur recherche révèle également combien l’écriture de la supplique, qui affirme une singularité dans un cadre fortement normé, travaille par elle-même les systèmes de normes dans lesquelles elle s’insère.

Ces constats n'invalident pas nécessairement l'idée d'une montée de la singularité, mais obligent à se demander quels en sont les mécanismes, et comment ils s'articulent avec les formes de généralité et d'universalisme qui peuvent aussi être caractéristiques de la modernité. Comment la valorisation de la singularité s'est-elle généralisée, quelles politiques informe-t-elle, quelles limites rencontre-t-elle ? Le détour par le droit et les formes de son application semble ici un passage obligé. En effet, comme le montre l'article de Baudouin Dupret dans ce numéro, la pratique du droit se trouve en permanence confrontée à l'articulation entre le général et le particulier. Il ne s'agit pas seulement d'une distinction entre la généralité de la règle et la particularité des applications, mais d'une opposition qui traverse le droit à tous les niveaux de sa pratique. Ainsi, ceux qui produisent et interprètent le droit ne cessent de typifier les cas particuliers et de faire à leur propos des jugements en généralité. L'auteur se sert de ce prisme pour analyser la controverse sur le burkini durant l'été 2016 : si tout le monde s'accorde à reconnaître la généralité de la laïcité comme règle, les autorités diffèrent dans la définition qu'elles en donnent, ainsi qu'à sa supposée transgression – pour les maires ayant pris des arrêtés anti-burkini, ce sont les baigneuses qui transgressent la laïcité, pour le Conseil d'État ce sont au contraire ces maires qui particularisent indûment la situation.

Ces usages juridiques de la qualification du général et du particulier, du commun et du singulier, ne sont pas réservés aux praticiens du droit. Dans ce numéro, Florian Pedrot décrit comment des victimes de surirradiation découvrent, construisent et revendiquent leur statut de victime. La découverte de leur condition singulière engage les victimes dans un processus de construction d'une cause collective, mais qui ne met jamais de côté leur singularité individuelle. Bien au contraire, c'est la mise en lumière au tribunal des dommages singuliers sur les parcours de vie de chacun qui permet aux plaintes d'être recevables et entendues.

On se trouve là au cœur des ambivalences toujours maintenues du rapport entre le singulier et le général. Une « société singulariste » (Martuccelli, 2010) est une société qui individualise les rapports au monde social, mais qui augmente également l'incertitude, l'angoisse ou l'incapacité d'atteindre l'idéal de la singularité (Bauman, 2001; Ehrenberg, 1995; Castel, 2009). Des limites à la singularisation et des détournements institutionnels de ces tendances ne cessent de se faire jour, dans les sphères de l'économie (Boltanski et Chiapello, 1999), de la culture, de la politique (Le Bart, 2008), ou encore par les multiples « complexes tutélaires » (Donzelot, 1977) qui pèsent sur l'individu contemporain (management de la subjectivité, idéologie gestionnaire de la performance, psychologisation des problèmes sociaux...). Du côté des gouvernés, les refus de singularisation ne cessent de se faire

entendre pour résister à ce mouvement de fond. À l'heure de la généralisation de la singularisation, la montée de mouvements et de groupes revendiquant l'anonymat comme mode d'action, comme les Black Blocks, les Anonymous, ou le Comité invisible auteur du manifeste *L'insurrection qui vient*, est loin d'être anodine : ces voix et pratiques singulières dans l'espace social, se voulant porteuses d'un anticonformisme profond et politique, reposent sur une mise à distance des formes proprement individuelles de singularité, amenant à poser les questions de l'articulation entre le singulier et l'individuel (Dupuis-Déri, 2003 ; Coleman, 2016). Ces pratiques peuvent être utilement saisies par les concepts de singularité et d'universalité développés par Alain Badiou, dont Trygvi Örn Úlfsson rend compte dans ce numéro. Badiou utilise en effet le concept de singularité, contre le structuralisme, pour désigner ce qui, dans le sujet, résiste à l'assignation, devenant par là porteur d'une universalité. Cette combinaison entre le singulier et l'universel (et non le particulier et le général, leur pendant « positiviste » et classificatoire selon Badiou) se retrouve dans sa théorie de l'événement, surgissement dans le réel d'un multiple singulier.

Vers un changement de paradigme ?

À l'issue de ce parcours, sans vouloir abusivement refermer le propos que les textes réunis dans ce numéro de *Tracés* entendent ouvrir, on peut affirmer l'importance de développer une épistémologie de la singularité, si l'on veut saisir ensemble les mouvements qui affectent les manières de décrire le social par ses singularités, de rendre compte de la spécificité des mondes de la singularité, et de penser les processus de singularisation des sociétés contemporaines. Elle ne viendrait pas remplacer les anciens paradigmes en sciences humaines et sociales, mais les compléter, les pluraliser, en sonder les angles morts et les zones d'ombre, pour mettre en tension le constat d'une montée de la singularité avec d'autres manières de penser et d'étudier l'époque contemporaine. Une telle épistémologie est, par définition même, interdisciplinaire : le parti pris de ce numéro est que la singularité peut être rendue plus opérationnelle dans l'enquête empirique si l'on en ressaisit l'historicité, la profondeur conceptuelle, les usages dans d'autres domaines, comme les études littéraires – et qu'à l'inverse le travail historique, philosophique, artistique du concept peut se nourrir de l'étude empirique de l'emprise du singulier dans les sociétés contemporaines. Espérons que cette entreprise, ici esquissée, sera reprise et prolongée dans d'autres espaces, et qu'elle pourra nourrir réflexions et débats.

Bibliographie

- BAILEY Mary T., 1992, « Do physicists use case studies? Thoughts on public administration research », *Public Administration Review*, vol. 52, n° 1, p. 47-54.
- BARTHES Roland, 1953, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil.
- BAUMAN Zygmunt, 2001, *The Individualized Society*, Oxford, Polity Press.
- BECK Ulrich et BECK-GERNSHEIM Elisabeth, 2002, *Individualization. Institutionalized Individualism and its Social and Political Consequences*, Londres, Sage.
- BÉNICHOU Paul, 1977, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard.
- BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.
- BESSY Christian et CHATEAURAYNAUD Francis, 2014 [1995], *Experts et faussaires : pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié (2^e édition).
- BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Ève, 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI Luc et ESQUERRE Arnaud, 2017, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU Pierre, 1992, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU Pierre éd., 1993, *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- BRUNET Manon, 1989, « Anonymat et pseudonymat au XIX^e siècle : l'envers et l'endroit de pratiques institutionnelles », *Voix et Images*, vol. 14, n° 2, p. 168-182.
- BUSKIRK Martha, 2003, *The Contingent Object of Contemporary Art*, Cambridge, MIT Press.
- CASTEL Robert, 2009, *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Le Seuil.
- CEFAÏ Daniel éd., 2010, *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- CHARTIER Roger, 1999, « Les pratiques de l'écrit », *Histoire de la vie privée*, P. Ariès et G. Duby éd., t. 3, Paris, Le Seuil, p. 105-157.
- COLEMAN Gabriella, 2016, *Anonymous. Hacker, activiste, faussaire, mouchard, lanceur d'alerte*, Montréal, Lux.
- COMMAILLE Jacques et MARTIN Claude, 1998, *Les enjeux politiques de la famille*, Paris, Bayard.
- CORBIN Alain, 1998, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion.
- COROUGE Christian et PIALOUX Michel, 1984-1985, « Chronique Peugeot », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, p. 88-95, et n° 54, p. 57-69.
- DELACROIX Christian, 1995, « La falaise et le rivage. Histoire du "tournant critique" », *Espaces Temps*, vol. 59, n° 1, p. 86-111.
- DELEUZE Gilles, 1969, *Logique du sens*, Paris, Minuit.
- DEMAZIÈRE Didier et DUBAR Claude, 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- DONZELOT Jacques, *La police des familles*, Paris, Minuit, 1977.
- DOSSE François, 1992, *Histoire du structuralisme*, t. 2, *Le chant du cygne : 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte.
- 2010, « Événement », *Historiographies. Concepts et débats*, C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt éd., t. 2, Paris, Gallimard, p. 744-756.

- DUBAR Claude, 2000, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses universitaires de France.
- DUBAR Claude et NICOURD Sandrine, 2017, *Les biographies en sociologie*, Paris, La Découverte (Repères).
- DUBET François et MARTUCCELLI Danilo, 1996, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Le Seuil.
- DUMONT Louis, 1983, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil.
- DUPUIS-DÉRI Francis, 2003, *Les Black Blocs : quand la liberté et l'égalité se manifestent*, Montréal, Lux.
- DURKHEIM Émile, 1990 [1897], *Le suicide*, Paris, Presses universitaires de France.
- ECKSTEIN Harry, 1975, « Case study and theory in political science », *Handbook of Political Science*, F. J. Greenstein et N. W. Polsby éd., vol. 7, Reading, Addison Wesley Press, p. 79-137.
- EHRENBERG Alain, 1995, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- ELIAS Norbert, 1985, *La société de cour*, Paris, Flammarion.
- 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.
- FABIANI Jean-Louis, 2016, *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque*, Paris, Le Seuil.
- FERRAROTTI Franco, 1983, *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens.
- FLICHY Patrice et PARASIE Sylvain éd., 2013, numéro thématique « Sociologie des bases de donnée », *Réseaux*, n° 178-179.
- FRAENKEL Béatrice, 1992, *La signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard.
- 2008, « La signature : du signe à l'acte », *Sociétés & Représentations*, n° 25, p. 13-23.
- HARDING Sandra G. éd., 2004, *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge.
- HEINICH Nathalie, 2012, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard.
- HERVIEU-LÉGER Danièle, 1999, *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Paris, Flammarion.
- GIDDENS Anthony, 1987, *La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1991, *Modernity and Self-Identity*, Cambridge, Polity Press, 1991.
- 1992, *The Transformation of Intimacy. Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Stanford, Stanford University Press.
- GOMM Roger, HAMMERSLEY Martyn et FOSTER Peter éd., 2000, *Case Study Method : Key Issues, Key Texts*, Londres, Sage.
- GUICHARD Charlotte, 2008, « La signature dans le tableau aux XVII^e et XVIII^e siècles : identité, réputation et marché de l'art », *Sociétés et représentations*, n° 25, p. 49-79.
- ION Jacques, 1997, *La fin des militants ?* Paris, Éditions de l'Atelier.
- JABLONKA Ivan, 2016, *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Le Seuil.
- JOURDAIN Anne, 2010, « La construction sociale de la singularité. Une stratégie entrepreneuriale des artisans d'art », *Revue française de socio-économie*, n° 6, p. 13-30.
- KARPIK Lucien, 2007, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard.
- KEATS-ROHAN Katharine S. B. éd., 2007, *Prosopography Approaches and Applications. A Handbook*, Oxford, Linacre College.
- LAHIRE Bernard, 2013, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte.

- LAUTREY Jacques, 2002, « Le statut de la variabilité entre les individus en psychologie cognitive », *Invariants et variabilités dans les sciences cognitives*, J. Lautrey, B. Mazoyer et P. Van Geert éd., Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 103-121.
- LE BART Christian, 2008, *L'individualisation*, Paris, Presses de Sciences Po.
- 2013, *L'ego-politique. Essai sur l'individualisation du champ politique*, Paris, Armand Colin.
- LEE Allen S., 1989, « Case studies as natural experiments », *Human Relations*, vol. 42, n° 2, p. 117-137.
- LOZERAND Emmanuel éd., 2014, *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde*, Paris, Klincksieck.
- MACÉ Marielle, 2016, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard.
- MACÉ Marielle éd., 2010, numéro thématique « Du style! », *Critique*, n° 752-753.
- MANOVICH Lev, 1999, « Database as a symbolic form », *Millennium Film Journal*, n° 34, p. 80-99.
- MARTUCELLI Danilo, 2002, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard.
- 2010, *La société singulariste*, Paris, Armand Colin.
- MENGER Pierre-Michel, 2002, *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Le Seuil.
- PASSERON Jean-Claude, 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1, p. 3-22.
- 1991, *Le raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan (Essais & recherches).
- PASSERON Jean-Claude et REVEL Jacques éd., 2005, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- RAGIN Charles C. et BECKER Howard S. éd., 1992, *What is a Case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RIESMAN Davis, 1964, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud.
- REVEL Jacques éd., 1996, *Jeux d'échelles. La microanalyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- ROSA Hartmut, 2010, *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- ROSANVALLON Pierre, 2013, *La société des égaux*, Paris, Le Seuil.
- SCHAEFFER Jean-Marie, 1997, « Originalité et expression de soi », *Communications*, n° 64, p. 89-115.
- SCHMITT Jean-Claude, 2003, *La conversion d'Hermann le juif. Autobiographie, histoire et fiction*, Paris, Le Seuil.
- SCHULZE Winfried éd., 1996, *Ego-Dokumente : Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, Berlin, Akademik Verlag.
- SIMMEL Georg, 1991, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.
- SINGLY François de, 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.
- TARRAGONI Federico, 2018, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte (Repères).
- TAYLOR Anne-Christine, 1996, « The soul's body and its states : An Amazonian perspective on the nature of being human », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, n° 2, p. 201-215.
- TAYLOR Charles, 2015 [1991], *Le malaise de la modernité*, Paris, Le Cerf.
- WAGNER Peter, 1996, *Liberté et discipline. Les deux crises de la modernité*, Paris, Métailié.
- WEBER Max, 2003 [1904-1905], *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

- WILSON Barbara, 1987, «Single-case experimental designs in neuropsychological rehabilitation», *Journal of Clinical and Experimental Neuropsychology*, vol. 9, n° 5, p. 527-544.
- WINDELBAND Wilhelm, 2000, «Histoire et science de la nature, discours de rectorat (1894)», *Les Études philosophiques*, n° 1, p. 1-16.